

En 1960, les féministes s'intéressent aux écrits de Mme de GRAFFIGNY femme de lettres née en 1695

DINER DEBAT. A l'occasion de la journée internationale des droits de la Femme, Femme Avenir 54 a reçu Annette LAUMONT, conservateur en chef du patrimoine pour une conférence sur Madame Françoise de GRAFFIGNY.



Cette femme de lettres est née le 11 février 1695 et a passé son enfance à Saint Nicolas de Port. Sa mère était la petite nièce du célèbre graveur Jacques CALLOT (petite noblesse lorraine). Elle se marie en 1712 et s'installe à Villers les Nancy dans une grande propriété, entourée de vignes. Elle a 3 enfants qui meurent tous en bas âge, et dont elle ne parlera jamais dans ses écrits. Son mari François de Graffigny joue, boit, et bat sa femme. Le Duc Léopold va l'éloigner en l'envoyant en Allemagne ; puis finira par prononcer une séparation judiciaire du couple (procédure rarement utilisée à l'époque).

A 32 ans, elle rentre dans une période agréable de sa vie ; elle a retrouvé sa liberté et n'est pas obligée de rentrer dans un couvent, comme c'était souvent le cas pour les femmes seules au 18^e. Elle s'installe Place Léopold à Lunéville et est introduite dans le monde littéraire. Elle va alors rencontrer Voltaire et commence à échanger avec François Antoine Devaux (dit Panpan) qui deviendra son meilleur ami. Elle fréquente aussi Léopold Desmarets qui sera son amant.

Avec l'arrivée de Stanislas à Lunéville, la Cour se disperse et Françoise de Graffigny se retrouve avec peu de moyens pour vivre.

Elle entame alors un long parcours pour rejoindre la Duchesse de Richelieu à Paris; Elle fera une étape à Commercy, une autre à Cirey sur Blaise chez Voltaire. Elle y fait du théâtre et finit par partir car Emilie du Chatelet l'accuse d'avoir copié des strophes de Voltaire et l'ambiance devient détestable.

Elle arrive auprès de la Duchesse, qui meurt peu de temps après. Cette dernière lui laisse une pension que son mari fera tomber rapidement. Pour survivre, Mme de Graffigny devient dame de compagnie.

A Paris, Françoise de Graffigny fait l'expérience du monde des lettres et se fait un réseau. Elle intègre un salon littéraire « Le Bout du Banc ». Parmi ceux qui le fréquentent : Marivaux, Rousseau, D'Alembert ou Diderot ; elle commence à écrire quelques essais.

En 1744, alors que les romans sont interdits, elle contribuera au « Recueil de ces messieurs » avec une nouvelle qui connaît beaucoup de succès ; en 1745, c'est un conte de fées qui est demandé.

Pour avoir des revenus, elle fait des commissions pour la Cour de Vienne, et tout particulièrement pour Anne Charlotte de Lorraine : bijoux, fleurs en céramique, chansons, tableaux ...

Elle connaît un succès presque immédiat avec la parution de son livre « les Lettres d'une péruvienne » en 1747. Il en est de même avec la parution de sa première pièce « Cénie ».

L'écriture est une évidence pour cette femme qui a adressé une correspondance exceptionnelle à son ami Devaux de 1738 à 1758. Elle a écrit plus de 2 500 lettres en 25 ans ; ses échanges épistolaires connurent le plus grand succès.

« Les Lettres d'une péruvienne » est un écrit de 38 lettres du point de vue d'une jeune péruvienne nommée Zilia que les Espagnols viennent d'enlever de son pays. Elle communique avec son amant Aza par l'entremise de quipus, cordons noués qui tiennent lieu d'écriture chez les Incas.

Dans ses lettres, elle décrit les tourments qu'elle doit endurer lors de son voyage vers l'Europe. Elle rencontre Déterville, le capitaine du navire français qui tombe amoureux d'elle.

En France, elle se rend compte que son séjour sera difficile et comprend que les gens ne sont pas toujours ce qu'ils semblent être. Alors que Zilia tente de trouver un moyen de retourner au Pérou ; Déterville lui avoue qu'il est amoureux d'elle mais elle demeure fidèle à Aza. L'histoire se termine après que Zilia apprend que son amant lui a été infidèle.

Propriétaire d'une petite maison, elle reste en France pour poursuivre son éducation, tranquille et paisible. Elle conserve une relation d'amitié avec Déterville et garde Aza à jamais dans son cœur malgré la trahison de ce dernier.

L'exotisme de ces lettres plaît ; au travers de ces écrits, elle critique le droit d'aînesse et la vanité des Français. Elle regrette le peu de reconnaissance vis-à-vis des écrivains et l'absence d'éducation des filles.

Son succès conduit à de nombreuses éditions « pirates ». Ses anciens amis se souviennent alors d'elle. Marie Thérèse d'Autriche lui augmente sa pension ; en retour, elle lui écrit 5 pièces de théâtre. Un notable paie ses dettes et Mme de Graffigny retrouve une certaine sérénité.

Son ouvrage sera traduit en de nombreuses langues : espagnol, autrichien, russe, suédois, italien ...

Cénie est une pièce de théâtre en 5 actes : une jeune femme est enlevée par son tuteur qui veut capter son héritage. Sa mère réussit à la libérer pour qu'elle puisse épouser celui qu'elle aime.

Le succès est instantané ; plus de 20 000 spectateurs assisteront aux représentations. Chiffre impressionnant pour une pièce, même aujourd'hui !

A cette époque, elle est peu payée mais bénéficie de dons en nature, qui lui permettent de vivre correctement. Elle reçoit Turgot, d'Alembert, Diderot et continue à faire des « commissions » pour Vienne.

Sa pièce de théâtre « La fille d'Aristide » est un échec. Les critiques furent très dures et elle les accepte très difficilement.

Son état de santé se dégrade ; comme elle est convaincue de l'inutilité des médecins, elle ne se soigne guère. Elle fera une attaque et décèdera en 1758.

En 1965, des manuscrits autographes de ses lettres sont acquis par Hans Peter Kraus, qui les lègue à l'université de Yale. L'édition de sa correspondance est menée par une équipe internationale de chercheurs coordonnée à l'université de Toronto, de 1985 à 2016.

En 1960, les féministes s'intéressent aux écrits de Mme de Graffigny.

Les collections du musée du château de Lunéville contiennent diverses éditions anciennes de ses ouvrages, suite à une donation.

L'œuvre de Françoise de Graffigny a conduit les femmes, qui s'étaient limitées à l'écriture de simples lettres, à transformer celles-ci en véritables romans. C'est l'apport de Françoise de Graffigny à la littérature féminine du 18^e siècle.